

POÈMES DIVERS ¹

mis en vers français par V. de Perrodil

Un Dieu qui contient tout, qui produit toute chose, Qui n'aura point de fin et n'a point eu de cause,
Qui ne possède rien qu'il reçoive d'autrui,
Père éternel d'un Fils éternel comme lui,

Du Père avec le Fils l'inexplicable essence
Réunissant en elle une seule existence;
Dieu tous deux, tous deux un, ni second, ni premier, Se divisant lui-même et restant tout entier;
Le Père égal au Fils par un profond mystère,
Le Fils, force, action, image de son Père,
Double éternel pouvoir qui se résout en un.
L'un ayant tout créé par un vouloir commun,
L'autre gouvernant tout, et de qui la sagesse
Ne s'épuise jamais en s'exerçant sans cesse; L'Esprit-Saint jaillissant de leur divinité,
Dieu lui-même, formant cette triple unité
Qui crée, aime et maintient chaque être dans sa sphère. Telle est de mes discours la sublime matière.

* **

Rayon coéternel de la Divinité,
Le Fils avec le Père a toujours existé :
Même type divin, même nature égale
Que ne sépare point le plus faible intervalle.
De la gloire du Fils le Père environné,
Sait seul avec le Fils comment le Fils est né.
Quel être de divine ou mortelle substance
Aurait pu voir de Dieu l'éternelle naissance?
Seul il est éternel, seul il a pu la voir.
Et quel homme assez vain d'un frivole savoir Attribuerait à Dieu, simple dans sa nature,
Les honteuses douleurs que toute chair endure?
Je souffre en produisant un corps qui doit mourir;
Mais, esprit simple et pur, Dieu ne saurait souffrir. L'ouvrier naîtrait-il comme naît son ouvrage?
Comme il compte nos jours compterions-nous son âge ? Serait-ce les tourments que le Christ a soufferts
Pour nous ouvrir les cieus et fermer les enfers,

Qui nous feraient nier sa divine nature
Et l'abaisser au rang de faible créature?
Mais si Dieu l'eût créé pour être seulement
Du salut des mortels le passif instrument,
Comme on voit l'ouvrier, d'une main inquiète, Joindre un nouveau ressort à son œuvre imparfaite,
Le Christ roi, dégradé du rang de "Jéhova",
Serait même au-dessous de l'homme qu'il sauva.

* **

Immortel médecin des mortelles souillures,
Les couvrant de son sang et restant sans blessures, Il était homme faible; oui, mais suprême bien.
Il est fils de David, mais Adam est le sien.

¹ Mise en ligne : Albocicade

saint Grégoire de Nazianze

Dans le sein d'une Vierge il descend et s'enferme, Mais son être infini ne connaît point de terme.
Une crèche reçoit sa faible humanité,
Mais des rois rendent gloire à sa divinité,
Et devant son berceau, conduits par une étoile,
De sa grandeur cachée ils soulèvent le voile. Homme, il combat Satan, cet ennemi des cieux,
Mais d'une triple lutte il sort victorieux.
Le pain nourrit son corps et ranime sa vie,
Mais l'eau se change en vin, le pain se multiplie. Dans les eaux du baptême il descend, mais le
ciel S'ouvre et proclame en lui le fils de l'Éternel.
Un long et dur chemin fatigue sa faiblesse,
Mais le paralytique à sa voix se redresse.
Homme faible, il se livre aux douceurs du repos, Mais des mers, Dieu puissant, il apaise les flots.
Il prie, oui; mais au ciel, sa demeure première, N'a-t-il pas des mortels écouté la prière?
Pour m'élever à lui descendant jusqu'à moi,
Il est victime et prêtre, il est sujet et roi,
Et présentant à Dieu le pur sang qui l'inonde,
il suspend à sa croix tous les crimes du monde.

* **

Trouverai-je un objet dans la nature entière
Qui rappelle de loin cette triple lumière? Dirai-je cette source invisible à mes yeux
Qui, jaillissant du sol à flots impétueux,
Produit une fontaine argentée et limpide;
La fontaine enfantant un beau fleuve rapide;
La source, la fontaine et le fleuve à la fois,
Fils d'un même élément, suivant les mêmes lois.

Montrerai-je au sommet d'un bois qu'elle dévore La flamme qui s'unit, se fuit, s'unit encore?
Dirai-je ma pensée aux magiques ressorts
Qui demeure en mon âme et s'élance au dehors? Ou ne pouvant trouver en moi, ni sur la terre,
Rien qui puisse expliquer un si profond mystère, Peindrai-je du soleil un rayon éclatant,
Dans le miroir des eaux tout à coup pénétrant, Et jaillissant en flamme aux murs d'un édifice? Il
échappe à mon œil avant qu'il le saisisse;
Il revient, se retire, et, sans quitter les cieux, Dans l'onde et sur la terre il éblouit mes yeux.

* **

Tombé du haut des cieux que souillait sa présence, Et de sa chute en nous poursuivant la
vengeance, Satan croit, en perdant le triste genre humain, Égaler son pouvoir au pouvoir
souverain.

Il éveille le mal qui sommeille en notre âme, Et d'un conseil impie en allume la flamme, Nous
conduisant ainsi, par un contraire effort, Du soleil à la nuit, de la vie à la mort.

Du mal qui nous corrompt telle est la source impure, Le mal est dans Satan, et non dans la
nature.

* **

Et toi, monde, si Dieu ne t'a point précédé,
A ta création s'il n'a point présidé;
S'il ne t'a point créé par un pouvoir suprême, Éternel comme lui, tu serais Dieu toi-même !
Comment donc se fait-il que les divins écrits Placent près de nos jours le jour où tu naquies ? Et si
Dieu t'a créé, que faisait sa puissance Avant qu'à la matière il eut donné naissance; Avant que,
séparant les éléments divers,

Il donnât une forme au nouvel univers?
Sa puissance en effet ne saurait être oisive,

saint Grégoire de Nazianze

C'est une triple force incessamment active.
Soit donc que sur lui-même exerçant son pouvoir, Dans sa triple lumière il aimât à se voir;
Soit qu'il réglât le monde éclos en sa pensée,
Sa puissance toujours subsistait exercée; Toujours devant ses yeux venaient se réunir
Le passé, le présent et le long avenir.
Le temps qu'il divisa pour la faiblesse humaine,
Il le tient tout entier dans sa main souveraine,

Et des mondes futurs en son sein enfermés Les êtres différents étaient déjà formés, Lorsqu'enfin
sa parole animant la matière,
Ils en jaillirent tous dans des flots de lumière.

Les feux dont il peupla la voûte immesurée
Doivent de l'univers égaler la durée,
Et voir au-dessous d'eux jusqu'à son dernier jour
Des choses d'ici-bas la fuite et le retour;
Mais de ces changements c'est Dieu seul qui dispose, Ils en sont les témoins sans en être la
cause. Admirable spectacle à nos regards offert !
Tantôt la main de Dieu s'y montre à découvert, Tantôt de notre orgueil déifiant la malice,
Dans le plus faible objet défend qu'on le saisisse;
Et dans cet objet même, invisible à nos yeux.
Son pouvoir plus caché n'en éclate que mieux. D'ailleurs un jour viendra, jour de vive lumière.
Jour où la vérité brillera tout entière,
Éclairant de ses feux sur le monde détruit
La dernière moisson de la paille et du fruit.
Telle est la foi chrétienne. En elle aucune entrave Des astres ou du sort ne rend l'esprit esclave;
L'homme est libre, il choisit à son gré son chemin, Mais au bout trouve un maître infernal ou divin.

* **

L'ordre spirituel de la création

Descend de l'ange à l'homme, et de l'homme au démon. Impossible dans Dieu, dans l'ange
difficile,

Le mal trouve dans l'homme un élève docile. .
Ainsi cet air lointain, qui nous semble d'azur,
Le plus près du soleil est aussi le plus pur,
Et plus il s'en éloigne et descend vers la terre,
Plus sa limpidité se flétrit et s'altère.
Le premier cependant de qui l'orgueil fatal
S'alluma de lui-même et produisit le mal
Fut un suprême archange aux magnifiques ailes,
Le plus beau des enfants des voûtes éternelles.
Enflé du rang sublime où Dieu l'avait placé,
Il conçut d'être Dieu le désir insensé;

De la hauteur du ciel jusqu'à la mer profonde La sagesse de Dieu pénètre et meut le monde, En
suit le mouvement, en règle le ressort.
Et de chaque partie harmonise l'accord.

Les feux dont il peupla la voûte immesurée
Doivent de l'univers égaler la durée,
Et voir au-dessous d'eux jusqu'à son dernier jour
Des choses d'ici-bas la fuite et le retour;
Mais de ces changements c'est Dieu seul qui dispose, Ils en sont les témoins sans en être la
cause. Admirable spectacle à nos regards offert !
Tantôt la main de Dieu s'y montre à découvert, Tantôt de notre orgueil déifiant la malice,
Dans le plus faible objet défend qu'on le saisisse;
Et dans cet objet même, invisible à nos yeux.
Son pouvoir plus caché n'en éclate que mieux. D'ailleurs un jour viendra, jour de vive lumière.
Jour où la vérité brillera tout entière,

saint Grégoire de Nazianze

Éclairant de ses feux sur le monde détruit
La dernière moisson de la paille et du fruit.

Telle est la foi chrétienne. En elle aucune entrave Des astres ou du sort ne rend l'esprit esclave;
L'homme est libre, il choisit à son gré son chemin, Mais au bout trouve un maître infernal ou divin.

* **

L'ordre spirituel de la création

Descend de l'ange à l'homme, et de l'homme au démon. Impossible dans Dieu, dans l'ange
difficile,

Le mal trouve dans l'homme un élève docile. .
Ainsi cet air lointain, qui nous semble d'azur,
Le plus près du soleil est aussi le plus pur,
Et plus il s'en éloigne et descend vers la terre,
Plus sa limpidité se flétrit et s'altère.
Le premier cependant de qui l'orgueil fatal
S'alluma de lui-même et produisit le mal
Fut un suprême archange aux magnifiques ailes,
Le plus beau des enfants des voûtes éternelles.
Enflé du rang sublime où Dieu l'avait placé,
Il conçut d'être Dieu le désir insensé;

De la hauteur du ciel jusqu'à la mer profonde La sagesse de Dieu pénètre et meut le monde, En
suit le mouvement, en règle le ressort.
Et de chaque partie harmonise l'accord.

Ce désir corrompt sa nature immortelle,
Le rendit traître, ingrat, envieux, infidèle,
Et des rayons divins l'ange déshérité
Dans l'abîme infernal tomba précipité.

De sa nature en vain la force primitive S'opposait à sa chute et la rendait moins vive; Vainement
de descendre il pleurait indigné. Pour demeure à l'orgueil l'enfer est assigné.

De là naissent sa haine et sa malice noire;
Sa honte avec douleur supporte notre gloire,
Il cherche à nous ravir un bonheur qu'il n'a plus,
A nous fermer le ciel d'où lui-même est exclus;
Et ne pouvant sur Dieu décharger sa vengeance,
Il tourne ses efforts contre notre innocence.
Hélas ! ses noirs desseins n'ont que trop réussi.

Eve d'abord séduite, Adam le fut aussi,
Et la corruption de notre premier père,
Dans chacun de ses fils devint héréditaire.
C'est ainsi que tomba cet ange audacieux
Entraînant avec lui de la hauteur des cieus
Dans l'abîme infernal, séjour des noirs supplices, D'innombrables esprits devenus ses complices;
Et ce sont ces esprits contre nous conjurés,
Par qui d'affreux périls nous sommes entourés.

De leur impur venin ils pénètrent notre âme;
De l'orgueil qu'elle enferme ils éveillent la flamme; Rien ne coûte à leur haine, et, pour mieux
l'assouvir, Ils ne dédaignent pas même de nous servir.

Tantôt bas et rampants, tantôt fiers et superbes,
Ici, serpents roulés sous la hauteur des herbes,
Parmi de blanches fleurs ils nous cachent leurs dards, Et pour mieux nous séduire évitent nos
regards.

Là, changeant d'artifice et reprenant leur forme,
Ils se montrent à nous dans leur beauté difforme; Toutes nos passions leur sont des instruments;
De mensonge et d'orgueil professeurs impudents,
D'un détestable roi détestables ministres,
Leurs yeux fixés sur nous sont pleins d'éclairs sinistres; Et lorsqu'entre leurs mains le coupable

saint Grégoire de Nazianze

jeté
Partage de leurs maux l'ardente éternité,
Alors étincelant d'une effroyable joie
Ils se vengent de Dieu sur leur humaine proie.

Le Tout-Puissant sans doute en créant l'univers Pouvait rendre au néant ces rebelles pervers;
Il ne l'a point voulu. Sa sagesse profonde
Fait servir leur malice à la gloire du monde.

Les combats que contre eux l'homme doit soutenir,
En le purifiant servent à les punir.
Ces combats sont pour nous comme une ardente flamme, Comme l'or dans l'argile ils épurent
notre âme.

Et quel surcroît de honte à ces esprits jaloux
Qui s'égalent à Dieu, d'être vaincus par nous, Lorsque les vains efforts qu'ils font pour nous
séduire S'élèvent contre eux-même et ne peuvent nous nuire. Ces combats dureront jusqu'au
dernier des jours

Où du monde expirant s'arrêtera le cours.
Ce sera le dernier de cette grande lice;
La vertu reprenant tous ses droits sur le vice, Triomphante, entrera dans le palais des cieux;
Le crime de l'enfer ira nourrir les feux :
Dieu lui-même y jetant tous les esprits rebelles
En scellera sur eux les portes éternelles :
Là, de ces malheureux dans la flamme punis,
Les remords sur Satan pèseront réunis,
Seul il souffrira plus que toutes ses victimes,
L'excès de son opprobre égalera ses crimes,
Et l'enfer devant lui saisi d'un morne effroi,
A l'horreur des tourments reconnaîtra son roi.

Dès le commencement Dieu produisit le monde, Témoignant à son Fils sa volonté féconde.
L'un veut et l'autre parle, aussitôt tout est fait. Dans des flots de beauté l'univers apparaît.

La terre avec ses fruits, le ciel avec ses flammes, La mer avec l'émail de ses brillantes lames.
Chaque élément divers nourrit ses animaux; L'air s'ouvre au battement de l'aile des oiseaux; Le
poisson devant lui creuse sans résistance

Sa route dans les eaux qu'il habite en silence; La terre voit courir ou ramper sur son sein
D'animaux différents un innombrable essaim.

Mais il manquait encore à cette œuvre si belle Un être qui connût la Sagesse éternelle,
Qui fût le roi du monde, et, sentant son bonheur, Payât de son amour l'amour du créateur.

Dieu dit : Près de mon trône est le chœur pur des anges Exécutant mes lois, célébrant mes
louanges,

Simple esprits sans corps qui ne peuvent mourir,
Que j'ai faits pour aimer, pour chanter et jouir. Tout-à-l'heure en son sein la terre obéissante

A produit à ma voix l'animal et la plante,
La plante sans instinct, l'animal sans raison,
Qui ne peuvent connaître et prononcer mon nom. Le ciel dans mon ouvrage est trop loin de la
terre; Maintenant pour lier l'esprit à la matière,
Pour tenir dans ma main, l'un par l'autre suivis
De la création les anneaux réunis,

Entre l'ange et la brute il me plait d'introduire Un être en qui ma voix descende pour l'instruire; Qui
du bien et du mal soit libre de choisir,

saint Grégoire de Nazianze

Et sans être ange encor puisse le devenir. L'homme créé par moi sur mon divin modèle Aura de la
raison la lumière éternelle,
Et par elle en ses vœux s'élevant jusqu'à moi, Comprendra l'univers dont il sera le roi.

Il dit, et dans sa main sur le sein de la terre Qu'il venait de créer, prend un peu de poussière: Il lui
donne ma forme, il l'anime, et soudain L'homme né de la terre en est le souverain. Dans mon être
en effet formé de deux parties S'agitent à la fois deux différentes vies;
Deux amours différents, l'un terrestre et mortel, Courbé vers le tombeau, l'autre aspirant au ciel;
Et la raison commande à ma double nature, Comme un phare allumé sur une côte obscure.

Aussi sur cette terre où s'écoulent mes jours Je ne fus pas créé pour demeurer toujours.
Je dois, après l'effort d'une pénible course, Remonter dans le ciel d'où je tire ma source. Le ciel
est ma patrie; oui, mais pour y rentrer Des lois de ma nature il faut me pénétrer. Voyez le premier
homme. En un lieu de délice, Le corps sans vêtement et l'âme sans malice, Dieu le place en sa
force et le laisse à la fois Libre de transgresser ou de suivre ses lois.

Un arbre en ce beau lieu, l'arbre de la science, Lui peut ravir du cœur sa divine ignorance. Dieu lui
montre cet arbre, et d'un soin paternel Lui défend d'en cueillir le fruit surnaturel.

S'il y touche avant l'heure où sa raison mûrie En pourra sans danger savourer l'ambrosie, La
science à ses yeux montrant la volupté, Souillera de son corps l'aimable nudité.

Il connaîtra l'orgueil, il en saura les ruses,
Et son esprit troublé de lumières confuses,
Au lieu d'un ordre unique et facile à remplir, Devra péniblement comparer et choisir.
C'est de lui que dépend le destin de sa race;
Il tient entre ses mains ma gloire ou ma disgrâce.

Mais déjà du démon l'artifice jaloux
A fait tomber la femme, et la femme l'époux;
Le monde est avec eux entraîné dans leur chute, Et du terrible arrêt la rigueur s'exécute.
Le mal a tout souillé; la mort seule en son cours Peut l'empêcher de naître et de durer toujours.
Dieu l'appelle; aussitôt frémissante de joie
Elle ouvre une aile immense et s'abat sur sa proie.

L'homme exilé du ciel, et cherchant un abri, Redescend sur la terre où son corps fut pétri. A la
terre en pleurant il demande un asile; Il la laissa féconde, il la trouve stérile;

Et sans doute en son cœur le plus cruel tourment . Est de se reprocher cet affreux changement.
A qui s'en plaindrait-il? son crime en est la cause. Désormais de l'Éden la porte sera close.

Un chérubin ardent est debout sur le seuil,
De peur que se brisant contre le même écueil
Des descendants d'Adam la race criminelle
Ne s'affermisse encore en son penchant rebelle;
Ainsi ce beau jardin que Dieu m'avait donné, Patrimoine de l'homme à l'homme destiné,
Ce riant paradis où l'homme avec les anges
Eût appris de Dieu même à chanter ses louanges,
Et de là dans le ciel, s'élevant sans effort,
Eût connu le plaisir sans connaître la mort;
Ces beaux lieux qu'aujourd'hui souillerait ma présence Peuvent s'ouvrir encore à mon
obéissance;
Mais la tombe où mon œil frémit de pénétrer
Est l'unique chemin par où j'y puis rentrer.
Tel qu'un marin, jouet des flots et de l'orage,
Arrache à la tempête un débris du naufrage,
Et dans l'obscurité nage avec désespoir
Vers le port que son cœur craint de ne plus revoir; Telle, du sein de Dieu violemment ravie,
Notre âme désormais n'y sera réunie,

saint Grégoire de Nazianze

Qu'après avoir vaincu par un constant effort
L'orgueil fils de Satan et père de la mort.

* **

Après que du démon la ruse sacrilège
Eut du couple innocent détruit le privilège,
Il poursuivit son œuvre aux cœurs de leurs enfants, Et ne mit plus de borne à ses vœux
triomphants. La route ouverte au mal, à peine commencée, Entra dans leur esprit profondément
creusée. D'abord du Créateur il détourna leurs yeux,
Et leur fit adorer les planètes des cieux.
Bientôt leurs passions aidant à sa malice,
La tombe eut ses autels, les morts leur sacrifice; Le regret fit un dieu d'un père ou d'un ami,
Et ce culte insensé par le temps affermi,
Formant de mille erreurs un monstrueux système, Tout fut dieu sur la terre excepté Dieu lui-
même. Même les descendants de la race des saints,
Sur qui s'étaient du Ciel reposé les desseins,

De l'univers séduit imitèrent l'exemple,
Et Baal triomphant chassa Dieu de son temple. Son nom fut blasphémé, ses honneurs abolis,
Ses prophètes divins massacrés ou proscrits,
Et le peuple et les rois, d'un accord unanime, Chaque jour plus avant entrèrent dans le crime.
Tantôt sur les hauts lieux, tantôt au fond des bois, On les vit de Moloch reconnaître les lois,
Et brûler de leurs fils les entrailles vivantes Parmi des cris affreux et des plaintes sanglantes.

* **

Dans les rians détours d'un vallon solitaire Cherchant de mes douleurs le remède ordinaire,
Le silence des bois, le murmure des eaux,
Les soupirs de la brise et le chant des oiseaux; Parmi les fleurs, les fruits d'une campagne
heureuse, Je promenais hier ma tristesse rêveuse,
Mais de tous ces objets l'harmonieux bonheur
Ne pouvait cette fois pénétrer dans mon cœur. Qu'ai-je d'abord été? que suis-je? que dois-je
être? C'est en vain que mon cœur brûle de le connaître, Disais-je; cette étude est un gouffre sans
fond;
En vain je le demande à ma faible raison,
Je le demande en vain aux sages de la terre,
Rien ne peut m'expliquer cet effrayant mystère,
Et cet ardent désir que j'ai de le savoir,
Toujours inassouvi, se change en désespoir.

Quels bizarres ressorts ! suis-je esprit ou matière ! Ma mère dans son sein me reçoit de mon pore;
Ma chair, informe encor, sans voix ni sentiment, De la chair de tous deux s'y forme lentement,

Et je vois plein d'horreur, aux deux bouts de mon être, L'effroyable néant comme un spectre
apparaître. Chaque jour de ma vie est un pas vers la mort,
Et sorti du tombeau j'y redescends d'abord.

Mais quoi ! s'il était vrai que cette courte vie
Fût éternellement par une autre suivie !
Non, non, l'homme n'est rien. Et pourtant quel fardeau Pèse sans le briser sur ce faible roseau!

Que d'horribles douleurs, qui jamais ne vieillissent, Que d'effroyables maux sur lui
s'appesantissent! De tourments destructeurs quel cercle dévorant !
Il vient à la lumière, il la quitte en pleurant,

Et sa plaintive voix, sur le seuil de la vie, Est de ces tristes maux la triste prophétie.

Il est, dit-on, des bords dont les peuples heureux Ne voient ni loups cruels, ni serpents
dangereux;

Il en est où jamais l'hiver qui nous assiège
N'ensevelit les champs sous des monceaux de neige.
Mais en est-il aucun où l'homme avant sa mort
N'ait sujet mille fois de maudire son sort?
Parmi tant de périls qu'en vivant il traverse,
S'il échappe aux premiers, le dernier le renverse. Oui, tel est son destin, depuis le jour fatal
Qu'Adam a succombé sous le piège infernal.
Depuis ce jour, sa chair corrompue et rebelle
Lui livre incessamment une guerre cruelle,
Et soit dans la douleur, soit dans la volupté,
Exerce sur son âme un empire indompté.
L'âme dut commander, et le corps est le maître.

Qu'es-tu donc, o mon âme, et qui t'a donné l'être? Quel habile ouvrier a trempé ces ressorts
Dont la chaîne te presse et te lie à mon corps?
L'un de l'autre ennemis, quelle main vous rassemble, Vous fait vivre, mouvoir, souffrir, jouir
ensemble? Croirai-je que mon corps, par toi seule animé,

Te forme et te produise ainsi qu'il s'est formé;
Que tout entier sorti des flancs de la matière,
J'y doive tout entier retourner en poussière,
Et que de ma raison le flambeau lumineux
Naisse et s'épanouisse en un plaisir honteux?

Non; mais viens-tu du ciel ? es-tu, comme je pense, Un pur souffle émané de la divine essence?

Ah ! lorsque repoussant le crime loin de toi, Tu te plais dans le bien, je t'admire et le crois; D'où
vient donc que malgré ta céleste origine Un tyran ténébreux si souvent te domine! Combien doit
être lourd le fardeau de tes fers, Puisque venant du ciel tu tends vers les enfers!

Mais séduit par l'orgueil je m'aveugle peut-être, Et le souffle de Dieu ne t'a point donné l'être.
Peut-être un faux espoir égare mon esprit :
Non, non, de toutes parts la vérité me luit;

Le monde, œuvre de Dieu, l'Eden, séjour de l'homme; L'astuce de Satan et la fatale pomme,
Le déluge couvrant le coupable univers,
Le feu du ciel tombé sur des peuples pervers,

La gloire du Très-Haut dans ses œuvres écrite,
La loi de siècle en siècle assurant ma conduite,
Dieu lui-même fait homme et pour me secourir Comme un humble pécheur daignant vivre et
mourir. Que faut-il à mon cœur, si son sang ne le touche?

Et pourtant je ne sais quelle force farouche
Malgré moi dans le mal me fait précipiter,
Et, le Christ me cherchant, m'excite à l'éviter; Pour surcroît de misère un doute affreux m'obsède.
Je n'ai rien qu'avec moi le méchant ne possède.

Que dis-je ? Tourmenté par ce doute fatal,
Plût au ciel qu'avec lui j'eusse un partage égal ! Mais il se rit des maux dont mon âme est atteinte,
. Et tandis que, saisi d'une effroyable crainte,
De l'enfer sous mes pieds je sens le feu cuisant, Sans craindre l'avenir, il jouit du présent.
Mais quoi ! suis-je le seul que la douleur atteigne ? Non, il n'est ici-bas rien où le mal ne règne.
La terre même souffre, et sur ses fondements Tremble au choc réuni de la foudre et des vents;
Les saisons l'une à l'autre à regret enchaînées
Se disputent les jours, les mois et les années.
La lune errante croît et décroît tour à tour,
Et le soleil enfin père éclatant du jour,
Le soleil dont la flamme obscurcit les étoiles, Dans l'orage pâlit sous d'effroyables voiles.
Le mal même a souillé les célestes palais;
Un archange orgueilleux en a troublé la paix,

saint Grégoire de Nazianze

Et tombé sans retour des voûtes éternelles,
Il a perdu son nom, son amour et ses ailes

* **

Mon cœur, pour la vertu d'un tendre amour épris, En aperçoit le charme, en distingue le prix,
Et par elle entraîné vers mon souverain maître, Pour la mieux acquérir, je cherche à la connaître.
Quelle est-elle en effet? Si comme un fleuve pur Où du ciel étoilé tombe et brille l'azur,

Sa chasteté n'admet aucune impure idée,
Quel mortel ici-bas l'a jamais possédée?
Quel mortel dans son cœur n'a point connu le mal ? Lors même que luttant contre l'ange infernal
Notre âme avec effort échappe à sa malice,
Les combats qu'elle endure en attestent le vice.

* **

Qu'ai-je d'abord été? que suis-je? et tout à l'heure Que serai-je, enfermé dans ma froide
demeure? Que feras-tu, grand Dieu ! de l'œuvre de tes mains, De cette œuvre admirable où tes
dons souverains Brillent, quoique cachés, d'une clarté si pure

Qu'ils laissent loin de moi toute autre créature ? L'esprit mystérieux dont je suis animé
Dans la tombe avec moi sera-t-il consumé ?
Ah ! s'il en est ainsi, quel être est sur la terre, A qui le malheur livre une aussi rude guerre !

Comparez en effet l'homme et les animaux,
Et s'il meurt tout entier, dites s'ils sont égaux. Voyez le bœuf docile; à peine il vient de naître Que
sa force promet d'être utile à son maître,
Et son robuste front n'a pas encore trois ans
Qu'il traîne sous le joug des chariots pesants.
Le faon dans les forêts, aussi prompt que sa mère, Évite du chasseur l'atteinte meurtrière;
Le tigre et le lion, l'ours et le léopard,
Menacent en naissant de l'ongle et du regard;
Nés pour vivre de sang, de carnage et de proie,
A l'aspect du péril ils bondissent de joie.
Les ailes de l'aiglon, invisibles d'abord,
Bientôt jusqu'au soleil le portent sans effort; L'abeille, dans un antre ou dans le creux d'un chêne,
Amasse un doux trésor pour la saison prochaine. C'est l'œuvre d'un printemps. La nature
d'ailleurs Fournit à leurs besoins sans peine et sans labeurs; Ils ne cultivent point un sol dur et
rebelle,
Ils ne traversent point une mer infidèle;
Leurs désirs sont bornés; peu de chose y suffit; Les bois sont leurs palais, et le gazon leur lit;
Les noires passions, sources de maladie,
N'altèrent point eu eux les douceurs de la vie;
Ils vivent sans remords et meurent sans frayeur. Combien le sort de l'homme est différent du leur!
Il naît faible et souffrant; doux fardeau de sa mère, Il ne peut sans péril s'appuyer sur la terre,
Et plus tard devant lui ce n'est pas sans efforts
Qu'il étend ses deux bras pour soutenir son corps. Pour voix, il a des cris : pour paroles, des
larmes; Un sourire ou des pleurs, voilà ses seules armes.
La force vient enfin; mais avec elle aussi
Les noires passions de son cœur obscurci;
Chaque âge dans son cœur apporte une tourmente,

Et toujours le démon le poursuit et le tente.
Le fleuve de la vie est, comme l'océan, Incessamment troublé par l'horrible ouragan;
Nul n'en descend en paix les rives incertaines,
Et n'échappe au fardeau des misères humaines ...

Sur les vicissitudes de la vie et la fin commune de tous les hommes ²

Je voudrais avoir les ailes de la colombe ou de l'hirondelle pour fuir le commerce des mortels. Je voudrais vivre dans un désert parmi les bêtes sauvages; elles sont plus fidèles que les hommes.

Je coulerais mes jours sans douleur, sans peine, sans aucun soin. Différent des animaux irraisonnables par la seule intelligence qui me fait connaître la Divinité, et qui m'élève au ciel, je goûterais les douceurs d'une vie lumineuse et tranquille; de là, comme d'un lieu élevé, je crierais aux humains d'une voix foudroyante :

O mortels, race fugitive, corps sans consistance, qui, ne vivant que pour mourir, vous remplissez de chimères, jusques à quand, livrés au mensonge et jouets les uns des autres, ferez-vous des rêves en plein jour? jusques à quand traînez-vous sur la terre vos illusions vagabondes?

Homme volage, fais attentivement comme moi la revue des hommes; car Dieu m'a donné l'expérience du bien et du mal. Les regards de l'esprit pénètrent partout. Celui-ci se distingue par sa force et par sa vigueur; robuste et fier, il dominait sur ses compagnons. Celui-là, plus beau que le jour, attirait tous les regards; il brillait parmi les hommes, comme une fleur de printemps. Cet autre était un héros dans les combats. Ce chasseur ne manquait jamais sa proie; il dépeuplait les montagnes et les forêts. Ce voluptueux, plongé dans les délices de la table, épuisait pour ses repas la terre, les eaux et les airs; il est maintenant infirme et courbé; l'âge l'a flétri; la vieillesse vient, la beauté s'envole, ses sens se refusent au plaisir, il ne vit qu'à demi; la plus grande partie de lui-même est déjà dans le tombeau.

Un autre est enflé de ses vastes connaissances. Ce patricien montre avec orgueil les tombes de ses ancêtres; cet anobli n'est pas moins entêté du mince diplôme qu'il a obtenu. Celui-ci se fait admirer par la force de son esprit et par supériorité de ses lumières; celui-là, comblé de richesses en désire encore de plus grandes. Ce magistrat étale avec vanité les balances de la justice. Ce puissant monarque, couvert de la pourpre et ceint du bandeau royal, commande à l'univers et ose braver les cieus; mortel, il conçoit des espérances immortelles. Faibles humains, bientôt ils ne sont plus que cendre; un sort commun les attend. Pauvres et riches, sujets et rois, tous sont enveloppés des mêmes ténèbres, tous habitent le même lieu. Le seul avantage des grands, c'est d'être inhumés avec plus de pompe, ensevelis dans de riches mausolées, et de laisser leurs noms et leurs titres sur le marbre et sur l'airain. Quelques-uns meurent tard; mais ils meurent. Tous sont compris dans la loi générale; tous deviennent à leur tour des crânes hideux et des ossements décharnés.

L'orgueil alors disparaît; le travail ne fatigue plus la pauvreté, les maladies imprévues, les haines, les forfaits, la cupidité, les plaisirs outrés et criminels, tout est fini pour les hommes; la mort les tient captifs, jusqu'au jour où leurs corps ressuscités reparaîtront sur la terre.

Vous donc qui voyez ces changements continuels de scène, ô mes enfants, car je suis votre père par l'âge, écoutez ma voix, suivez mes conseils. Ne vous livrez plus aux erreurs du monde, repoussez loin de vous les séductions de ce ravisseur du bien d'autrui, de ce perfide assassin. Méprisons la gloire, les emplois, la naissance, et ces richesses si trompeuses. Hâtons-nous de fuir vers le ciel, où brille dans tout son éclat la lumière ineffable de la Trinité. Que les autres tombent çà et là; qu'ils roulent comme ces dés mobiles dont ils attendent leur bonheur, ou qu'aveuglés par de profondes ténèbres, ils cherchent les murs en tâtonnant, et se précipitent l'un sur l'autre sans se voir.

² P II, 1, 32